



Festival de littérature jeunesse Laval
397, boul. des Prairies, bureau 309
Laval (Québec) H7N 2W6
450 978-2565
flj@bellnet.ca

ACTES DU COLLOQUE

2008

L'illustration québécoise
du livre pour enfants
par Francine Sarrasin

Festival de littérature jeunesse Laval

L'ILLUSTRATION QUÉBÉCOISE DU LIVRE POUR ENFANTS

Conférencière : Francine Sarrasin, spécialiste de l'image

Pour cet exposé, orienté vers la PETITE ENFANCE, j'ai choisi de vous parler de quelque chose de large, subtil, profond qui est en lien étroit avec le monde de l'enfance.

En effet, comment illustrer par l'image, l'abstraction d'un sentiment, d'une émotion, des champs d'intérêt et des préoccupations de l'enfant?

Le point de vue que j'adopte toujours est celui de l'image, telle qu'elle apparaît, non dans l'esprit ou dans l'intention de l'artiste, mais dans ce qui est imprimé dans l'album.

Quelles sont les limites de mon propos?

Il y en a beaucoup : tout d'abord, celles du temps dont je dispose pour parler d'un sujet aussi riche, ensuite, mes limites sont celles du choix des œuvres, des thèmes, des albums, des limites qui sont, je dois l'avouer, associées aussi au sujet que j'ai choisi d'explorer. J'ai aussi des limites en ce qui a trait aux diapositives disponibles pour cet exposé.

Je n'ai pas étudié ou éprouvé les réactions de l'enfant lecteur devant les pages que nous allons regarder ensemble.

Je n'ai pas non plus fait un inventaire exhaustif des représentations des sentiments, émotions, activités ou préoccupations de l'enfant.

En dépit de toutes ces limites, les exemples que j'ai à vous montrer, pendant cet exposé, devraient permettre d'ouvrir quelques pistes de réflexion. Du moins, je l'espère.

Je voudrais ici faire une parenthèse et suggérer de FAIRE CONFIANCE AU REGARD DE L'ENFANT. Notre vision d'adultes, qui achètent aussi les livres aux enfants, est teintée de moral, de culture, de savoir... L'enfant, lui, est NEUF, direct, spontané. La plupart du temps, les œuvres ne font pas le même effet sur l'enfant que sur nous. La CONFIANCE...

Si on pense par exemple à LA COLÈRE, cet état violent et passager qui résulte habituellement du sentiment d'avoir été blessé, offensé et qui se traduit par des réactions agressives, dans les images, de quelle colère parle-t-on? Celle de l'enfant qui regarde? Celle du sujet qui est montré? Miroir entre les deux? A-t-on la liberté de proposer à l'enfant lecteur ce type de représentation?

Sans faire l'historique de la représentation de la colère, si on excepte la confrontation entre le BON et le MÉCHANT, on constate que la colère est une réalité qui n'est pas absolument fréquente dans l'imagerie.

De quelle façon ces débordements d'agressivité peuvent-ils être livrés? Autant de questions qu'il faut adresser à l'imagerie elle-même.

Plusieurs éléments doivent être pris en compte face au document imagé et ce n'est pas de l'interprétation gratuite que de s'appliquer à VOIR les éléments représentés, la couleur, la construction, la mise en rapport des éléments afin d'établir le rapport avec le texte de l'histoire.

Évidemment, on ne pourra pas ici détailler tout ce qui PARLE dans chaque illustration. J'essaierai au moins de faire ressortir les éléments les plus significatifs.

Diapositive 1 – Double page de *La reine rouge*, de Philippe Béha

Voyez donc l'importance du ROUGE qui colore le personnage au complet et ce qui s'en dégage.

ROUGE

= couleur vibrante qui s'étale de façon presque infinie, sans limite, dirait Kandinsky

= couleur chaude ici presque brûlante

= couleur de rapprochement ici combinée à la vision du gros plan

= couleur qui se répand dans la continuité de la colère ici montrée

ROUGE FEU INCENDIE = LE MANQUE DE CONTRÔLE

La double page est construite comme un éclatement, un trop-plein qui surgit de gauche à droite. C'est un chemin de lecture facile pour l'œil, ou pourrait-on dire, rapide, efficace. D'autant plus efficace qu'il se lit d'une traite, ce chemin.

Il y a en effet un lien entre la cheminée, la reine rouge et la flamme. Un lien doublé, souligné, encadré, par les petits bras qui s'agitent de part et d'autre sur le fond blanc. Le ROUGE n'est pas nécessairement associé à la COLÈRE : il peut symboliser l'amour, la passion, voire la royauté.

La colère n'est pas non plus l'apanage d'une seule couleur! Cette couleur presque uniforme est ici appliquée, partout sur le personnage avec à peine quelques touches de blanc pour les petites dents, blanches sur fond rouge, sans nuance, dans un contraste aussi catégorique qu'agressif.

Vous avez remarqué que c'est un trop plein qui sort de la bouche... alors que...

Diapositive 2 – Double page de *La reine rouge* de Philippe Béha

Dans cette autre double page, c'est l'inverse et que toujours la Reine rouge est PLACÉE DE PROFIL, elle nous est montrée de façon récitative plutôt que discursive, sans nous provoquer directement, nous sommes SPECTATEURS.

Dans sa grande colère, elle n'attaque pas l'enfant lecteur : sa colère se porte ailleurs, ici, vers la droite et la suite de l'histoire.

Quel impact cette colère peut-elle avoir sur le jeune lecteur? Se sent-il justifié de vivre parfois de grandes colères (j'ai parlé tout à l'heure de miroir)? Trouvera-t-il au contraire complètement absurde de se mettre dans un tel état?

L'exagération, l'amplification, l'énormité des éléments mis en présence jouent à contourner l'effet d'une telle attitude, à rendre cette colère ridicule et presque drôle.

Une colère a parfois de ces effets contradictoires. Surtout qu'ici elle semble orientée vers un objet invisible sinon absent.

Elle peut aussi donner lieu à une réaction de peur.

Diapositive 3 – Cournoyer, Jacques. *Un tour à jouer* (Florence Bolté), Ovale, 1989

L'interaction des deux personnages de Jacques Cournoyer, par ailleurs très stylisés, se lit devant un fond neutre, vide.

Sur le plan de la perception, un geste comme celui-là, de la droite vers la gauche en descendant, n'a pas l'élan qu'on observait tout à l'heure avec la flamme de *La Reine rouge* : il semble ARRÊTÉ dans l'espace.

La couleur ROUGE du vêtement de la fille attaquée et son geste d'autoprotection figent la perception qu'on a du mouvement initié par l'autre personnage, sans mains.

Le point de vue place les personnages vis-à-vis du spectateur qui assisterait à une tentative de peur, devant une fenêtre. Un JEU peut-être. Pourquoi ne prend-on pas au sérieux cette simulation? Est-ce la distance qui sépare les deux intervenants? L'éclairage porté sur la fille?

Le caractère BINAIRE d'une telle page est évident : le regard passe du garçon de droite à la fille de gauche dans un mouvement de balancier. Le sens habituel de lecture gauche-droite est contrecarré par le formidable élan montré à droite et par le fait que le garçon domine l'image en hauteur.

En trichant un peu, on peut capter l'effet que produirait cette page, si les personnages étaient placés autrement.

**Diapositive 4 – Cournoyer, Jacques. *Un tour à jouer* (Florence Bolté),
Ovale, 1989 – Diapositive inversée**

Vous sentez peut-être comme moi l'impact du geste du garçon qui s'abat littéralement sur sa sœur...

Diapositive 5 – Michèle Lemieux, *Pierre et le loup*

Dans *Peter and the Wolf*, ce conte musical de Prokofiev illustré par Michèle Lemieux, l'inéluctable du geste prédateur est aussi évident que rapide. Le loup n'est pas entièrement entré dans la page qu'il traverse déjà la frontière des deux zones colorées. Le canard, en se retournant pour voir le loup, arrête sa fuite. Il est vu entièrement et n'a pas l'élan de percer la frontière de l'image, au bas, à droite.

Le jeu d'ombres, presque blafard, a quelque chose de théâtral. Le point de vue choisi pour cette page donne accès à la scène par le HAUT, sans qu'on ne puisse rien changer au drame qui se vit sous nos yeux. L'histoire de *Pierre et le loup* de Prokofiev est connue...

Diapositive 6 – Poulin/Stanley Péan – *Le petit garçon qui avait peur de tout et de rien*

LA PEUR = un autre sentiment dont l'image peut témoigner. On sait que l'enfant aime se faire raconter des histoires de peur. Cette inquiétude devant une menace ou un danger le stimule, l'excite. On sait aussi que ce sentiment l'habite bien souvent...

Pour traiter LA PEUR DE L'OBSCURITÉ du récit de Stanley Péan, Stéphane Poulin exploite une palette sombre avec seulement quelques repères lumineux.

La structure de la page est déterminante : une oblique raide marquée aux extrémités par des zones contrastées, claires une autre oblique, plus subtile, les taches vertes de part et d'autre de l'escalier, où l'on finit par reconnaître un gros dragon coincé.

Le fait de montrer l'enfant, loin dans la hauteur du décor et en contre-plongée, lui donne une certaine supériorité : il est debout, bien encadré par le rectangle de la porte, mais il n'a pas le triomphe apparent! Sa posture légèrement inclinée nous le fait voir hésitant.

La distance est grande entre lui et le ballon éclairé, sorte de cible à atteindre. Et il y a une zone très noire juste dans les marches, sous l'enfant.

Ce qui est plus dangereux et qui, à nos yeux, peut compromettre la décision de l'enfant de descendre, c'est la grosse tête du dragon, hargneux, presque souriant avec ses yeux jaunes et ses crocs bien visibles.

L'enfant lecteur, devant une telle scène, voit le dragon DE PRÈS, de TRÈS PRÈS. Il voit ce que l'enfant de l'image ne voit pas. Il peut donc confirmer la raison de la peur.

Une sorte de COMPLICITÉ s'établit ici entre l'enfant lecteur et le petit héros de l'histoire.

Un peu comme dans les spectacles où l'animateur fait semblant de ne pas voir le méchant et demande aux enfants s'ils l'ont vu. Habituellement, ça marche et les petits crient qu'il est juste derrière, etc.

Une COMPLICITÉ qui confirme l'enfant lecteur dans l'importance de son rôle.

Diapositive 7 – Langevin – *Quand les fantômes me réveillent*

Complicité avec le spectateur...

La peur de la fillette, dessinée par Isabelle Langevin pour l'album *Quand les fantômes me réveillent* de Marie-Hélène Jarry, est directement orientée vers nous qui regardons.

Le caractère discursif de la posture nous interpelle. Nous regardons quelqu'un qui a peur et qui le montre, mais cette peur est peu communicative : les couleurs lumineuses et la récurrence du motif arrondi atténuent l'effet de danger, le ballon, la lune, le pied de lampe, et même les yeux tout ronds de la fillette...

Diapositive 8 – Sarrazin – *Polo et le Roulouboulou - Anfousse*

La structure presque semblable de la double page de *Polo et le Roulouboulou* donne à penser que le sentiment de peur provoque cette réaction d'effroi dont on cherche à se protéger.

Steve Beschwaty fera de même dans *Edmond le prince des ratons*.

Diapositive 9 – Beschwaty – *Edmond le prince des ratons* – Duchesne

Il faut voir que le personnage apeuré est SEUL dans son image, qu'il tend à se rapetisser, à se cacher... en souhaitant implicitement être protégé.

Que la teinte dominante de ces pages (même pour la fillette de Langevin) est un brun noirci, terreux. Sans envergure, sans rayonnement. Dans un tel environnement, il y a plus de SILENCE que de cris.

Si *La Reine rouge* de Béha formulait sa colère en forme de cris rouges, la peur des trois dernières images se livre surtout par les REGARDS : des yeux tout blancs, exorbités et contrastant avec le reste.

Après l'horizontale figée de ces doubles pages, le personnage ISOLÉ, chaque fois reclus dans un coin de sa peur, on peut se demander ce qu'exprime le personnage bien centré dans cette page de Virginie Egger.

Diapositive 10 – Marteau piqueur

À quel sentiment, émotion, à quelle activité de l'enfance se réfère-t-on?

À mon avis, une telle page ouvre les possibilités du RIRE. À cause du référent sonore auquel l'action renvoie, à cause de l'exagération qui y est manifestée, à cause de cette situation impossible qui devient réelle. L'imaginaire de l'enfant a le pouvoir de transformer un rêve en quelque chose d'absolument vrai.

On change de registre. Le dédoublement de visages, des yeux, de mains, de bras ne fait qu'amplifier l'ardeur du mouvement. Il n'y a aucun FLOU. Le personnage sourit deux fois plutôt qu'une et nous regarde... quatre fois! On la voit sur un fond de page vierge, ce qui confère à son geste, sa juste importance.

Le RIRE se situe entre les mots et l'image, dans le raccord entre les deux. Dans cette recette d'éléphant à la sauce vieux pneu de Carole Tremblay, « s'il y a des grumeaux, défaites-les avec une pelle mécanique ou un marteau-piqueur ».

L'effet vibratoire du marteau piqueur est efficace. Et en décuplant les points de vue, la formulation cubiste du visage l'est tout autant!

Diapositive 9 – Zlouch – de Fanny et Dominique Demers

L'imaginaire joue de FANTAISIE et on ne peut qu'être sensibles à l'extraordinaire COMPLICITÉ qui s'établit entre Zachary et le Zlouch : ce personnage inventé par l'enfant et qui prend forme dans le réel.

Le RIRE de la recette de tout à l'heure était sonore. La fin de l'aventure de Zachary offre quelque chose de plus calme, de plus accompli. Il faut voir la parenté d'attitudes entre les deux compères : même petit sourire, même démarche, mêmes complications d'oreilles...

Il faut voir comment on nous les présente.

Diapositive 10 – Zlouch – de Fanny et Dominique Demers – Gros plan sur la page de droite

Ils sont pratiquement de la même taille, épanouis, de face, sur un terrain neutre, loin de l'école où l'on apprend des choses. Les regards sont explicites : et étrangement, l'enfant semble plus étonné que le Zlouch.

Le CHOIX CHROMATIQUE EST LÉGER, JOYEUX. On est loin des bruns terreux qui illustraient la peur!

L'accomplissement du rêve de Zachary se formule en termes d'action, de lien (ils se tiennent par la main, marchent du même pas, arborent un semblable sourire). Et ils viennent vers le spectateur-lecteur comme pour le confronter pour lui dire que oui, c'est possible.

Si le phénomène de confrontation ne représente pas une MENACE : c'est que les personnages sont vus en entier, à une certaine distance du bord inférieur et sur un chemin qui s'ouvre largement vers la droite, offrant au regard une sorte d'échappée.

L'enfant lecteur n'est pas dupe : ce sont ses propres sentiments qui le portent vers l'un ou l'autre héros, l'une ou l'autre émotion, si vive soit-elle...

Je termine mon exposé avec une autre complicité, SIMPLE, JOYEUSE, qui met en évidence le rapport du grand au petit, mais qui va plus loin que la taille physique. Avec Stella et Sacha, Marie-Louise Gay nous amène dans l'univers initiatique de la DÉCOUVERTE.

Diapositive 11 – *Stella, étoile de mer*

Ce qu'il faut capter, c'est le DUO, presque musical, que les enfants interprètent : questions - réponses, intermèdes silencieux se lisent dans l'alternance de mots et dans les distances d'une page à l'autre, de Stella à Sacha, dans cette paix sereine de l'accompagnement, dans cette CONFIANCE aussi.

Voilà.

Les illustrations que je vous ai proposées ne sont peut-être pas celles que vous attendiez et qui auraient pu être plus... doucement arrondies, avec des contours légers, des teintes pastel... un peu berceuses pour le tout-petit.

Avec les œuvres montrées, j'ai plutôt choisi de vous faire confiance en tant que parents, éducateurs en vous incitant à la CONFIANCE envers ce jeune lecteur, celui qui, de toute façon, est en contact fréquent avec ce qui se passe à la télévision, dans la cour de récréation, ailleurs...

La représentation des émotions aussi fortes que la colère, la peur, le fou rire, le pouvoir de l'imaginaire, la tendresse de l'amitié est un bon moyen d'éveiller des réactions de l'enfant face à l'album illustré.

Je sais qu'il y a encore beaucoup à dire, à regarder, à ressentir devant les illustrations d'albums pour la petite enfance. Le sujet reste éminemment ouvert! Je souhaite néanmoins que mon exposé permette d'ouvrir de nouvelles pistes de réflexion...